

POINT DE VUE

Crève-cœur judéo-musulman

Danny Leder

Correspondant à Paris
du quotidien autrichien
Kurier et de la revue juive
Das Jüdische Echo.

C'était fin 1995. La France avait subi une vague d'attentats imputés au GIA algérien. Grâce à l'entremise d'un responsable associatif, j'avais rendez-vous avec un groupe de jeunes en banlieue parisienne. Ils se disaient attirés par le courant islamiste radical, mais condamnaient les attentats, sauf un: celui perpétré devant une école juive de Villeurbanne. Pour toute explication je ne récoltais que des rires gênés.

J'avais déjà remarqué que certains interlocuteurs maghrébins désignaient «*les juifs*» comme responsables de tous les maux. Comme ce boucher halal, à Barbès, qui, sous l'acquiescement des clients, m'avait expliqué que les difficultés scolaires d'enfants maghrébins étaient imputables à «*l'administration juive*». Mais ces déclarations me paraissaient tellement décalées, que je n'en faisais pas état dans mes reportages. D'ailleurs, je connaissais des Maghrébins qui auraient été consternés par ces élucubrations.

Et surtout, j'avais, à mon arrivée en France, au début des années 1980, humé un climat autrement plus

sain que celui qui régnait à l'époque en Autriche, encore reclus dans ses cachotteries sur le passé nazi. Paris m'avait offert une présence juive populaire et multiple. Je n'ai pas d'attache religieuse, mais le fait de rencontrer ici un judaïsme décomplexé issu du Maghreb alimentait mon amour-propre. Cela peut paraître bizarre de vouloir lire la ville

**Je déchanté
aujourd'hui face
à la multiplication
des violences et,
peut-être plus
grave encore, face
aux harcèlements
que subissent
des juifs dans
certains quartiers.**

à travers ces traces «communautaires», mais les restaurants «cashers», souvent fréquentés par des juifs et des musulmans, me procuraient autant de consolations que de raisons d'espérer.

Pourtant, j'étais conscient de la fragilité de cet univers face aux bouleversements urbains, sociaux,

générationnels, et je ne me faisais pas à la mise en sourdine des haines charriées par le conflit proche-oriental.

Lors de reportages en Algérie, je pris toute la mesure des stéréotypes infamants. Pas un jour ne se passa sans que des partisans de l'opposition ou du régime ne m'instruisent sur le caractère «*juif*» du camp adverse. Des lycéens apprenant que j'étais autrichien, se plaignaient que «*Hitler n'avait pas achevé son travail*». Face à «*Riad Al-Fath*», le monument dédié à l'indépendance, un jeune me dévoila que la bâtisse fut conçue en forme d'étoile de David par le «*pouvoir juif*».

Mais là encore, je me disais qu'en dehors de quelques allumés, cette obsession ne pourrait pas franchir la Méditerranée en force. Eh bien, je déchanté aujourd'hui face à la multiplication des violences et, peut-être plus grave encore, face aux harcèlements que subissent des juifs dans certains quartiers. Bien sûr, la montée des incivilités et des violences juvéniles ne frappe pas que des juifs, loin de là. Alors, sur quoi insister lorsque je rapporte ces événements à mes lecteurs? Sur l'exclusion sociale qui gangrène la France, quitte à excuser l'inexcusable? Ou au contraire, souligner ce qu'il y a de particulièrement insupportable dans cet acharnement de jeunes contre leurs voisins uniquement parce qu'ils sont juifs, au risque d'alimenter une vision apocalyptique de la situation en France?